

LE PARLER « FRANCO-PROVENÇAL » D'AIRIPT

Dans le présent article :

- a) les numéros des pages citées en référence sont comptés à partir de la première page considérée comme affectée du n° 1 ;
- b) une référence telle que X, 3°, d, doit se lire : chap. X, § 3, subd. d, du Lexique accompagnant la thèse.

CHAPITRE I

LA PHONÉTIQUE

A. — DESCRIPTION PHONÉTIQUE

Le parler saint-maixentais ne se recommande ni par la sonorité, ni par une cadence allègre. A l'oreille de l'auditeur attentif au seul déroulement mélodique de la phrase se succèdent, tout au long d'une intonation quasi-monocorde, une suite d'articulations assez molles hachées d'explosions consonantiques surtout vélaires. Au double point de vue musical et rythmique, l'impression d'ensemble est celle d'un langage monotone et rocailleux.

A l'analyse, la tonalité uniforme et terne résulte en premier lieu de la prédominance, dans le système vocalique, de *e* féminin, toujours sensible, même à la finale où il se nasalise légèrement : *ādēlē, pērdēkē*¹. Intérieur, il peut porter l'accent :

soit du mot : *pēlē* « revêtement gazonné », *fēlē* « fille »,

soit du groupe articulatoire : *lē pēr gērmēlē, lā fēl rēkētē* « le père gronde, la fille regimbe ».

Il est normal que le retour fréquent du phonème, et souvent aux points culminants du processus articulatoire, communique à l'ensemble un son sourd et éteint.

Par ailleurs, avec la résorption des diphongues, modulation et variété ont disparu en grande partie. L'harmonie aussi. Des mots naguère finement nuancés : *ɛ^bān* « chaud », *ɛ^bá* « cher », se confondent. La résonance en mi-teinte d'un élément faible ne vient plus adoucir la succession de sons aujourd'hui tranchés et traversés d'articulations rauques *ɛ^b, j^b*, ni broder ses variations sur une gamme appauvrie.

Le rythme, de son côté, se ressent de la disparition des diphongues. Avec l'amuissement du phonème en valeur faible, la durée de la voyelle

1. Accent traînant de l'appel, de l'apostrophe, de la réaction émotive.

antérieurement diptonguée s'est réduite, en sorte que la phrase ne présente plus que par accident l'alternance ancienne de longues et de brèves qui lui donnait son relief. Une suite telle que :

tū pø̄ krā̄r kē mā̄ ēvā̄n ēt ūn bū̄n bā̄tē,
est devenue : tū pø̄ krā̄r kē mā̄ ēvā̄ ēt ūn bū̄n bā̄tē,
« tu peux croire que mon cheval est une bonne bête ».

Poussé plus avant, l'examen du type ci-dessus montre en outre que les temps forts se sont réduits en nombre et en vigueur expiratoire ; trois sommets dessinaient naguère dans la chaîne articulée une triple ondulation au balancement quasi-régulier ; le graphique serait maintenant une droite ; réduite à un seul accent, l'intensité n'affecte plus qu'une syllabe à place fixe, finale tonique ou pénultième. Le mouvement s'en est allé avec la scansion et le rythme s'est figé.

VOCALISME.

Le matériel sonore, plus riche que celui du français, compte vingt-deux voyelles, dont cinq nasales, et un reste de diptongue.

a) Série antérieure.

De la plus grande à la plus petite aperture, elle comprend :

a

(français : carreau, carotte). *a* moyen, avec point d'articulation légèrement en arrière de *à* (fr. patte). Toujours bref ou de durée moyenne ; c'est, en finale absolue, le *a* des infinitifs du premier groupe : *ēhō̄tā* « chanter ». Il est parfois initial devant une fricative dentale originelle, amuie en patois : *ēhātāñē* « châtaigne ».

à

(fr. : rave, lava). Identique au phonème fr. Toujours bref sauf dans la formulette de la « pibole ».

à̄ è̄

Sons intermédiaires entre *à* et *è*, se confondant presque, et interchangeables au hasard des prononciations individuelles : *pà̄rēbē* ou *pè̄rēbē* « perche ».

ā̄

variété nasalisée (fr. sang, champ) ; correspond de façon constante à fr. *on* : *brā̄* « son (de farine) » ; *y àvā̄* « nous avons ».

á

phonème très ouvert ; point d'articulation équidistant de è et de a moyen ; très voisin de àè avec lequel il se confond parfois dans certains sons complexes : *párre*^be (correspondants fr. è) : *j^hárbe* ou *j^bárbe* « gerbe », et de même : *fyár*, *fár*, *vár* « fier, fer, vert ».

é

(fr. « père »). Toujours bref.

æ

(fr. : neuf, beurre). Bref ou moyen : *ea*^h *bē* « c'est bon » ; *tådē* « tiède ».

ê

féminin, ou muet. Son intermédiaire entre e fr. et æ : *vøyē* « vigne ».

ë

voyelle nasale (fr. vin). Remplace aussi en patois le fr. -un de « lundi », « emprunt ».

ë

variété nasalisée de è. (Aucun équivalent absolu en fr.). Point d'articulation plus en avant que è ; partie postérieure de la langue à demi-renflée et appuyée contre la luette avec constriction des narines. Bref ou moyen : Ex. : *ehë* « chien » ; *sëfë* « sainfoin », *prëdrë* « prendre »..

é

(fr. : blé, souper). Toujours bref, sauf dans quelques mots en syllabe initiale accentuée : *mérë* « maire » (en face de *mérë* « mère »).

ë

variété nasalisée de è. Même point d'articulation que la voyelle pure ; constriction des narines plus grande que dans è. Bref, ou de durée moyenne en syllabe initiale accentuée : *mëj^bá* « manger » ; *lëne* « laine » ; *smuëne* « semaine ».

æ

(fr. : neveu, lieu). Toujours de durée moyenne en syllabe accentuée : *bærë* « beurre » ; *ehére* « tomber » ; *çærë* « cuire ». Bref en toute autre position.

i

Son du fr. Durée essentiellement variable ; bref : *mié*^be « miche, pain

blanc » ; *ɛʰét̪i* « mauvais » ou « méchant » ; moyen : *rir̪e* « rire » ; long : *l̪i̪e* « couleuvre » ; *ð p̪is̪e* « ça coule ».

u

Phonème fr. Bref : *n̪e̪gu* « né » ; de durée moyenne : *bue̪q* « abattre du bois » (mais bref dans *bue̪q* « éclat de bois ») ; parfois long *b̪ue̪h̪e* « bûche » ; *p̪ue* « dent d'outil » (mais bref en position syntactique antétonique avec élision de *e* : *ün p̪u d̪e̪ r̪at̪q* « une dent de râteau »).

b) Série postérieure.

De la plus ouverte à la plus fermée :

á

(fr. : pâte). Long ou de durée moyenne à la tonique : *máqt̪e* « insuffisamment sec (linge, herbe) » ; *sá* « soir ». Bref devant l'accent : *r̪áp̪e* « râpé » ; *pátiúr̪q* « pâtis ».

á⁶

très rare. S'entend dans *míe̪h̪á⁶* « Michaud ». Le phonème est celui que décrivent les Phén. gén. (XI) : « écart des mâchoires tel que pour *é*, mais avec recul très net de la langue vers l'arrière et vers le haut de telle sorte qu'elle atteint très légèrement le palais au-dessus de la dernière molaire supérieure. »

ò

(fr. propre). Toujours bref : *bòrd̪e* « arête de poisson » ; *lòe̪h̪e* « limace » ; *pòrla* « porter ».

ó

variété nasalisée. Son identique au fr. de « rond, maison ». Bref, ou de durée moyenne à la tonique (correspond de façon régulière à *an* fr. : *tô* « temps » ; *ɛ̪ðô* « champ » ; *ɛ̪ðos̪e* « chanson » ; *ðfð* « enfant ».)

ó

(fr. sot, rôti, beau). Bref : *pókràst̪e* « étais léger » ; ou de durée moyenne : *dózq* « dompter ». N'est long qu'à la tonique et devant une constrictive dentale sonore : *róz̪e* « rose ».

u

très commun. Bref, sauf à la tonique devant fricative dentale : *púz̪e* « pouce » ; *pyúz̪e* « puce » (cf. *áriúz̪u* « arrosoir »).

c) Semi-consonnes.

w

(fr. *u* dans huit, nuit, suite) : (*j^hmō*) *sūvitāyē* « se dit d'une jument « suivie » d'un poulain (qui a un poulain) ».

w

(fr. *ou* dans rouissement) : *pwērē* « poire » ; *pwē* « pain » ; *fwāyē* « boue (de chemin) ».

y

yod. : *yár* « hier » ; *yēsa* « se dit de pousses pointant de tous côtés » ; (en position syntactique, se présente parfois comme phonème à rôle complexe : ex. pron. pers. provoc. de la 1^{re} pers. et particule de liaison : *i sé, y é* ; *i sāt, y āvā* « je suis, j'ai ; nous sommes, nous avons »).

d) Diphongues.

a^h

subsiste dans le seul mot *sūrf^hwārē* (x, 3^o, d).

āi, āy

en voie de développement par suite de l'évolution de *l* (intérieur ou final) > *y*. Ex. : *sūlāl* (I et II), *sūlāy* (III) « soleil » ; *sūlāla* (I et II), *sūlāya* (III) « se dit de ce qui est exposé au soleil ».

CONSONANTISME.

Il comprend vingt consonnes, d'articulation assez molle, à l'exception des vélaires : *j^h*, *ɛ^h*.

p, t, k, b, d, g, f, v, m, n, s, z, s'articulent comme en fr.

a) Vélaires.

ɛ^h

expiration brusque et violente dans l'arrière-bouche ; la cavité buccale est arrondie, les lèvres et les dents à demi-écartées mais dans leur position normale ; la langue est ramenée en arrière et renflée à sa partie postérieure de manière que l'air expiré vienne frapper la partie arrière du palais (ex. : *ɛ^hā* « chat », lèvres et dents sont immobiles, la cavité buccale est arrondie, la langue, relevée dans l'articulation de *ɛ^h*, s'affaisse

et s'étale pour à ; le larynx, de même soulevé, revient à sa position naturelle). Dans le cas de : $\epsilon^h\theta$, $\epsilon^h\delta$, $\epsilon^h\alpha\acute{e}$, $\epsilon^h\mu$, même position des organes bucco-pharyngiens, la masse d'air expiré vient frapper le palais aux points d'articulation respectifs des voyelles.

j^h

symétrique de ϵ^h ; souffle beaucoup plus fort que dans le phonème précédent ; certains patoisants ne peuvent prononcer un *j* correct (cf. « Georges ») ; expiration pharyngienne, brusque et violente ; (correspond à fr. *j* ou *ge-* dans l'écriture, à *h* aspirée dans l'articulation, *j^hɔzɛ* « Joseph » ; *tērj^hq* « toujours »).

h

($^h\acute{a}$ « haut »). Phonème très voisin du précédent ; (ex. aucune différence appréciable de prononciation entre *j^há* « coq » et $^h\acute{a}$ « haut, hauteur »).

ɛ

variété palatalisée de ϵ^h . Cavité buccale légèrement moins arrondie que pour ϵ^b , la position des lèvres et des dents restant la même. La partie médiane de la langue s'appuie sur le palais mou qu'elle abandonne en un brusque affaissement ; le point d'articulation est légèrement plus en avant que celui de *k*. (Le mouvement de la langue est voisin de celui qu'elle exécute de la pointe, à la base des dents, dans la prononciation faubourienne, d'où : *tyarotte*, *tyulture* « carotte, culture »).

j

variété sonore de *ɛ*. Même dispositif articulatoire, mais point d'articulation légèrement plus en avant que pour *ɛ* ; la langue un peu moins renflée accomplit en s'affaissant un léger mouvement d'avant en arrière : *jérè* « guère » ; *jápè* « guêpe » ; *jětq* « guetter ».

b) Explosives.

k

assez mou à l'initiale, ou à l'intérieur du mot ou du groupe ; très tendu à la finale.

c) Vibrantes.

l

(fr. de langue, aligner, allègre).

l

variété palatalisée du précédent ; reproduit très exactement le phonème analysé dans les Phén. gén. XIII : « la pression, au lieu de s'exercer dans la région dento-alvéolaire, porte sur la moitié inférieure de la partie avant de la voûte palatine avec le maximum de pression vers le haut, et la pointe de la langue est passive contre les dents inférieures. La consonne n'est pas tendue. »

r

apical en toutes positions. Consonne assez molle. C'est la « vibrante linguo-palatale » des Phén. gén. XIII : « les bords de la langue adhèrent au palais dans la région au-dessus des canines et de la première molaire ; la pointe frôle très légèrement... la région immédiatement en arrière des alvéoles » ; *târē* « terre ».

r, intervocalique marque parfois une légère tendance à s'écraser, le point d'articulation se déplaçant légèrement en arrière et prenant appui sur la partie médiane du palais mou.

fâr à nyôr « foire de Niort ».

d) Nasales.

ŋ

variété mouillée de *n* ; notée en fr. par la graphie *gn* : *îrâyē* « araignée » ; *yâktq* « grogner en lançant un coup de dent (chien) ».

B. — FAITS DE PHONÉTIQUE SYNTACTIQUE

a) Développement ou amusissement de phonèmes.

k

un *k* adventice se fait entendre à la finale de certains monosyllabes derrière *i*, *u*, *ø*, tendus bien que brefs (un très léger silence précède la chute de la langue qui détermine le son explosif).

åbrîk (...ka) « abri (...ter) » ; *ëpîk (...j^hqa)* « épi (monter en épi) » ; *j^huk (...ka)* « joug (lier au joug) » ; *nik (dëni^hqa)* « nid (déniche) » ; *nuk (...ka)* « noeud (nouer) » ; *kluk (klüqa)* « clou (clouer) » ; *suk* « seul » ; *luk* « loup » ; *lök* « lot » (*löté* « loti »).

Il se retrouve dans certains noms de lieux : Saint-Aubin-le-Clou¹

1. Dict. top. Led., p. 246.

(Ecclesia Sancti Albini Clausi : Grand-Gaultier, 1300 ; Saint-Aubin-le-Cloux, 1517 ; ...le Clouc, 1751 ; ...le Clou, 1782 : Dict. top. de Ledain et Pouillé du Dioc. de Poitiers) ¹.

r, s, t, f, k (dans *sé* « cinq »).

s'amusent en finale absolue : *j^bu*, *t^{erj^bu}* « jour, toujours » ; *d^{ormi}* « dormir » ; *t^{erly}* « tous » ; *si* « six » ; *di* « dix » ; *s^e* « sept » ; *wi* « huit » ; *n^av* « neuf ».

v

intervocalique, disparaît dans *tr^{uq}* « trouver » ; *kwa* « couver » ; *sw^o* « souvent » ; *p^{er}e* « pouvoir ».

t

pas parfois à *ɛ* : *Pw^ɛɛ́* (I) ; *Pw^ɛtyé* (II, III) « Poitiers ».

d

pas parfois à *j* : *jábl^ɛ*, *jimw^ɛɛ^bɛ* (I) « diable », « dimanche ».

b) Mutations vocaliques.

1^o alternance *ã, ê* (type *bā, bē* « bon »).

ã : position antétonique, adjetif préposé.

áv^a bā g^əer « avoir bon cœur » ; *dō bā p^wē* « du bon pain ».

ê : finale accentuée, adjetif postposé.

þl ē bē « c'est bon » ; *l^ɛ r^{az̄} s^ã bē* *á v^ðd^ðþ^ha* « les raisins sont bons à vendanger ».

Cette mutation se retrouve dans la double forme de la négation : *nā*, en face de *i nē*, *tū nē*, *ɛ nē*, *nyē*.

2^o variantes *ɛ, é* (type *bē, bē* « bien »).

ɛ : finale tonique.

ð v^a bē « ça va bien » (mais *y ð v^o bē* « je le veux bien » ; *þl ð f^o bē* « il le faut bien »).

é : (ou *é* par assimilation) dans le mot phonétique.

þl ē bē k m ð f^á « (litt.) c'est bien comme il faut » ; *þl ē bē vrē* « c'est bien vrai » ; (mais, avec redondance, *þl ē bē bē km ð f^á* « (litt. c'est bien bien comme il faut), c'est tout à fait ... »).

1. Cf. p. 22 a.

variantes *a*, *ó*, *u* (type *fá*, *fó*, *fu* « faut »).

ðjō dēkōpá « il faut partir » (litt. décamper) ;

ðl ð fó, ...*fá* « il le faut » ;

ðl ð fó pá, ...*fiú pá* « il ne le faut pas ».

(On remarquera que deux de ces locutions adoptent indifféremment *ó*, *á* ou *ó*, *u* ; mais *u* n'est jamais employé dans les deux premières, non plus que *á* dans la première et la dernière.)

variantes *a*, *i*, *é*, *ó*, *àl*.

Ces mutations se rencontrent dans les diverses formes de l'adverbe d'affirmation où se retrouvent les étapes de la formation de fr. « oui ».

va (I, II) ; en voie de disparition rapide.

vwi, *vwitü* « (litt. oui, toi) » ; affirmation renforcée, avec idée d'obligation ou de possibilité personnelle ; par assimilation :

vwé tū bé « (litt. oui toi bien) », « certes, en ce qui te concerne ».

vó bé « oui bien, oui-dà, certes » ; (affirmation impersonnelle).

vwàl (fém. *vwèlè*), (litt. oui-il, oui-elle) « oui, en ce qui le (la) concerne ». Composés : *vwàl bé*, *vwél bé*, affirmation renforcée.

variantes *ò*, *u*.

sò (I), forme vieillie « sous » (mais *dsu* « dessous »).

pòr ymè « pauvre homme » ; *pür drôle* « ... garçon » (par dissim.).

fútä ē kò d pwè « asséner un coup de poing » ; *fútä ē ku* « asséner un coup » (position antétonique ou finale accentuée).

c) Variations dans la quantité.

Conformes à la règle établie par l'abbé Rousselot (cf. Rousselot-Laclotte, *Précis de prononciation française*, p. 84) à propos de *á* ; la voyelle s'abrége de plus en plus à mesure qu'elle perd l'accent, au fur et à mesure qu'elle s'éloigne de l'accent. Ex. : *rāpè* « râfle » ; *rápè* « râpé » ; *rápàlq* « grappiller » ; *rápè d rázè* « râpé de raisin ».

d) Écrasement de phonèmes.

é féminin.

åe^h(é)tq, *y åe^heté*, *y åe^htq* « acheter, j'achète, nous achetons » ;

p(é)lq, *i pèlè*, *i plä* « peler, je pèle, nous pelons ».

La voyelle sonore disparaît dans certains cas, fondue en semi-cons. avec la cons. subséquente :

i pwå på ó dirè (*pwá* = *pivá*) « je ne pouvais pas le dire ».

Il y a parfois fusion de voyelles en hiatus :

vwàl, *w* (*i*) *àl* ; *w* (*i*) *èlè* ; VII, 4°, a.

Dans le parler continu et rapide :

1° le yod s'efface : *ün güläye*, *ün gülä d åfwére* « une bouchée, une petite quantité de choses (litt. d'affaires) » ;

2° l'écrasement est parfois en liaison avec la finale des mots ou de la syllabe qui la précède :

se produisant quand cette finale est vocalique,

l å t åm(è)në l (è) ε^hevá « il a amené le cheval » ;

mais non quand la finale est consonantique,

l åmén(è) lè ε^hvá « il amène le cheval ».

3° Il peut y avoir recouvrement de phonèmes à la finale :

dorm-á « dormez-vous »

büñüm Bårbå? « bonhomme (père) Barbaud ? »

sí n dòrmá « si (je) ne dormais » (fo norm. de l'imparf.)

ke vdery-á? « que voudri(ez-vous) ? »

e) liaisons consonantiques.

Le patois manifeste une tendance constante et rigoureuse à proscrire les hiatus ; de ce chef, les particules de liaison y sont nombreuses en quantité, peu variées en nature, *t* et *z* tendant à supplanter celles qui correspondraient normalement aux formes françaises.

å l å t ün ô « (litt. il y a un an) l'an passé, à cette date » ; *åvå trø t å* *jwére* « (litt. avoir trop à faire), être accablé de travail » ; *i lüz è dî* « je (le) leur ai dit » ;

øl è pér z á (*z èlè*) « c'est pour eux (elles) ».

D'autres liaisons semblent procéder d'un fait de pensée plus ou moins confusément perçu, parfois appuyé par l'analogie (idée de pluralité, p. ex. *sé z u* « cinq œufs »).

C. — APERÇU DES TRAITEMENTS PHONÉTIQUES

Il ne saurait être question ici de présenter une étude un peu complète, et surtout raisonnée, de l'évolution phonétique de nos parlers. Mais leur place géographique dans une zone mitoyenne entre les deux groupes dialectaux qui se partagent le sol gallo-roman, les dialectes français et les dialectes provençaux, nous impose l'obligation de les « situer », d'abord, par rapport à la phonétique de ces parlers. Dans les quelques

pages qui vont suivre on trouvera donc, presque sans commentaire explicatif, mais seulement à titre de memento pour l'interprétation de nos matériaux morphologiques et lexicologiques, comme l'esquisse phonétique minima d'un parler du « franco-provençal » de l'Ouest. Il va de soi que le lecteur curieux se reportera aux études systématiques et détaillées qui, depuis la prospection divinatrice d'Ascoli (« Archivio glottologico italiano », III, 1874), ont eu pour objet l'étude du « franco-provençal » de l'Est, et ont fait négliger le nôtre qui, on va le voir, pourrait être dénommé : « franco-provençal de l'Ouest ».

LE CONSONANTISME.

a) Dentales intervocaliques¹.

Retorta, nom de la « hart », est à Aiript *ryɔrtɛ* (f) ; cotariu² y est *kwá* (m) « coffin ». La carte D 1609 de l'ALF présente la conservation de la dentale sonorisée *d* sur une ligne en arc de cercle jalonnée par les points 548 (au delà de la Gironde), Dordogne 634, 612, Haute-Vienne 605. Nous sommes, à Aiript, bien loin de ces points ; nous sommes bien loin aussi de *d* évoluant en *z*, et nous ne soupçonnons pas *tr*, *dr*, évoluant en *ir*³.

1. Cf. chez Morf, Spr. Glied., la carte VII donnant, d'après l'ALF, les isoglosses de : lat. *k* > *g* (*securu*) ; lat. *t* > *d* (*rota*) ; lat. *p* > *b* (*sapere*), et lat. *a* conservé.

2. *cotariu* > *kwá* « coffin ». M. Gamillscheg (Spr. Gl., p. 80, 81) a noté, d'après l'ALF, dans la région poitevine au sens large (surtout Vienne), des formes qui paraissent continuer *t*, par une étape intermédiaire *d*, en *z* ; (cf. *Oratorium* (Dict. top.), vers 1400 : Ouroux et Houroux, Oradour (s/Glane). Ces formes, si elles conservent en droite ligne une forme latine, nous paraissent remonter à un type étymologique **cotiariu*, qui se serait constitué sous l'influence de *acutiare*.

Quant à *porozelo* « oseille », cité p. 80 comme continuateur de *paratella*, il a subi l'influence de « oseille ».

(Görlich cite : *Nadal*, Coutumes de Charroux.)

3. M. Gamillscheg (Spr. Gl., 82-3) a cru pouvoir établir que l'ancien poitevin avait connu le traitement provençal de -*tr-* > *ir*. A cet effet, il invoque, — outre un « arais » (charrue, « allai à l'arais » labourer, qui serait issu de « araire » et n'est en réalité qu'une simple graphie de patoisant amateur pour le mot issu de *arellu*) — le traitement de *lutra*, loutre. L'ALF (carte 1614) fournit des formes angevines « louère » qu'il faudrait, selon cet auteur, rattacher à l'ancien poitevin.

En réalité, ces formes correspondant à « loutre » (forme savante) remontent à un type *lutria*, mentionné dans le REW 5187, et dont M. Duraffour a établi l'existence en franco-provençal. Cf. la forme du point 924 de l'ALF, celle de Magland (Haute-Savoie) — Vox Romanica, I, 164-5, de Saint-Étienne (Vey), et enfin anc. fr. « loirre » dans les

Notons *prata*, *pra* (*Mōprá*)¹ « male prée » ; *pràyè* « prairie ». En revanche, le morphème féminin du participe passé -ata est -àye ; le suffixe -ata marquant la contenance a deux formes : l'une extérieure de groupe : *ün brásayè* « une brassée », l'autre intérieure : *ün brásä d fē* « ... de foin ». A noter aussi le provençalisme *d'ebâda* « ouvrir la bouche pour parler » (à côté du simple *bâda* « ouvrir la bouche »).

b) Occlusives labiales.

p est, de par sa constitution, plus robuste qu'une dentale. Le traitement normal de nepote est *nviu*, de coperta, *kuvártè* « couverture de lit ». Mais plusieurs mots, à Aiript, présentent, concurremment avec le *v* français et franco-provençal, le *b* provençal ou gascon ; ce sont : *sâbè* « savon » ; *ɛ̃qèbrè* et *ɛ̃b̄èvrè* « chèvre » ; *ɛ̃b̄èbrötè* et *ɛ̃b̄èvrötè* « chevrette » (mais *ɛ̃b̄èbrå* « chevreau », à Aiript, est à Saint-Gelais (510 de l'ALF) *ɛ̃b̄èvrå*, où l'on note aussi : *sâvè* et *ɛ̃b̄èvrè*, fo unique). Cf. de même *sâbâtè* et *sâvâtè* « savate » (mais *sâbârè*, IX, 3°, a) ; *ɛ̃b̄àrbè* (f) « chanvre » ; *râbètè* (f) « colza » ; *râbâñä* (m), v, 4°, a. La forme melloise *ɛ̃bbè* « chevet » ne dépasse pas Prailles au nord et n'intéresse pas notre secteur².

Grandes Chroniques de France, III, 152. Ce « loirre » a été, souvent, mal compris et confondu avec « loir » (Godefroy). On se reportera enfin aux formes données par E. Rolland, *Faune populaire*, I, 54; VII, 126 : elles ne permettent aucun doute sur la présence du type : *lutria* en gallo-roman.

1. *Mōprá*, lieu-dit, 2 km. e. d'Aript.

2. Sur les faits, voir Lex., IX, 2°, a ; IX, 2°, d ; IX, 2°, e ; IX, 3°, a. L'origine du *b* gascon est expliquée par G. Guillaumie à la page 27 de son livre. Il s'agit là d'une évolution *v* en *b* (p. ex. *se leba* « se lever » ; *béné lou beire* « venez-le voir »). Nous examinons ici des *b* qui ont une autre origine. Ils correspondent à des *p* intervocaliques latins qui, selon la règle posée dans les « Évolutions phonétiques » devraient être *v*. (A Saint-Pierre-de-Chignac, qui est en zone provençale, ces *p*' intervocaliques évoluent normalement en *b* : *nebu* « neveu » (— par opposition à Aiript : *nviu* —), carte 907 de l'ALF, qui peut servir de base pour le tracé de l'aire française avec *v*, de l'aire provençale avec *b* ; p. ex. 1/3 de la Charente est provençal, les 2/3, à l'Ouest, sont « français »). (Cf. *ɛ̃b̄àrbè*, irrégulier à Aiript, et *charbe* régulier à Saint-Pierre-de-Chignac.)

A Aiript nous nous occupons de cas particuliers qui constituent une exception à la règle : *voy p voy > v*. Ce sont des mots migrateurs qui, dans d'autres régions aussi, dans le Forez, et en franco-provençal, apparaissent sous une forme provençale, avec *b*. Donc cette exception se rattache à celle qui fait apparaître un *d* là où la dentale primitive devrait avoir disparu ; de même un *k* où un *g* là où l'occlusive vélaire devrait s'être changée en constrictive. Les aires ainsi constituées en pays poitevin sont l'indice de zones de relations sociales plus étroites qu'ailleurs.

La prononciation bilabiale de *v* initial latin s'est conservée dans *vanu* > *vivē* « faible, sans force ». C'est la prononciation bilabiale de *v* issu de *p* qui explique son amusissement dans *trūq* « trouver » ; *p̄erbwē* « provin » et ses dérivés, etc.

c) Vélaires.

La palatalisation des vélaires est un trait caractéristique des parlers provençaux de la région nord et des parlers français : *exsucare* > *ɛsūj^hq*, ...y « essuyer, essuie-mains » ; *plicare* > *p̄lāj^yq* « plier » ; *pacare* > *p̄wēj^yq* « payer ». Nous nous contenterons de noter les points, d'ailleurs très importants, par lesquels le consonantisme d'Aript se distingue du consonantisme français.

1° Les occlusives vélaires se palatalisent progressivement devant voyelle d'avant secondaire aboutissent à une chuintisation. C'est le cas de *coxa* > *ɛāsē* ; **cocere* > *ɛārē*.

On comparera à ce *ɛ*, chuintante palatalisée, le *j* des mots : *ji* « gui » ; *jāpē* « guêpe » ; *jérē* « guère » ; *jēpē* « attifé ».

2° La palatalisation des vélaires devant *a*, ou la forme prise par *i* devant *a*, affecte une forme particulière, dont le trait essentiel est la production d'un souffle, noté dans nos graphies par *h* qui indique un élément accessoire concomitant. Un observateur étranger, peu familiarisé avec le phonème *h* peut le ressentir comme un élément essentiel. Edmont, enquêteur de l'*ALF*, et qui visait, suivant les instructions expresses de son maître d'œuvre Gilliéron, à ne noter que des impressions (il était fort éloigné de vouloir normaliser les phonèmes perçus par lui, et aucun observateur scientifiquement doué ne saurait aujourd'hui normaliser, voire « schématiser », ses impressions), a traduit ses perceptions par un simple *h* là où nous avons noté *j^h*¹. Il va de soi que les modalités de ces articulations sont extrêmement variées et que le champ de notre enquête, avec les régions limitrophes, demanderait de façon urgente une enquête palatographique.

3° Un trait, peut-être moins original, mais très significatif aussi de ce consonantisme de nos parlers est l'absorption des vélaires :

1. M. Duraffour nous fait observer que, interrogeant M. le Dr Raillou de Prahecq, bon connaisseur de son patois, en 1931, il a perçu à l'initiale de *ɛ^bōtq* (Aript « chanter »), un phonème sensiblement identique à la constrictive vélaire de l'allemand *x* (dans « ach »).

voy *b* voy et *v* secondaire : *kwa* « couver » ; *triq* « trouver » ; *swō* « souvent », *bovina* > *bwinē* (mouche =)¹ ; (procède de l'articulation bilabiale, et non labio-dentale, des labiales, probablement conservée du latin : *vanu* prononcé *banu*, trait aquitain commun avec l'espagnol).

d) traitement de *l* :

Il y a vocalisation de *l* dans *kürtyu* « courtil » ; *fürnyu* « fournil »².

Le traitement des groupes consonantiques *kl*, *gl*, en poitevin, et en particulier à Aiript, donne lieu à des considérations d'un intérêt primordial pour la théorie des évolutions phonétiques.

Au premier coup d'œil, on constate un certain flottement dans la forme des mots dont l'etymon contenait, intérieur non appuyé, ou initial de syllabe après consonne, ces deux groupes. (Cf. à Aiript, les mots : « glace », « gland », « étrangler », « clef ».) Si l'on s'en tenait à l'inspection superficielle des cartes de l'*ALF*, on serait porté à croire que, dans ces groupes, *l* s'est palatalisé et qu'ils ont en principe abouti à *kł*, *gł*, et, surtout à l'intervocalique, à *ł*. On peut établir à coup sûr que cette conception n'est pas conforme à la vérité. C'est, à l'exemple des « Phén. Gén. », le criterium des fausses réflections qui va nous ouvrir une voie nouvelle. (Cf. Phén. Gén., p. 239 et 254 b)³. Il y a, à cet égard, une argumentation qui est facile à poursuivre. Nous la donnons telle qu'elle s'est faite dans notre esprit.

Le parler d'Aript présente un mot *yě̃ẽla* « hocher de la tête ». M. Pierre Moinot donne ce mot sous la forme *yě̃lē* et le définit en ces termes : « se dit à Clussais (canton de Sauzé-Vaussais), des animaux qui balancent la tête d'un air menaçant ou provocateur ». L'étymologie de ce terme s'impose : il provient d'un dérivé du germanique *klinka* et correspond littéralement au fr. « clencher », au sens de « s'abaisser comme une clenche ». (Cf. à Vaux, *tyě̃ṣ̄a* « s'incliner, tomber en s'inclinant comme une branche chargée de fruits » ; Terres froides, n° 3424 du Dict. de Devaux).

1. v, 20, f.

2. Cf. A. Duraffour, *Ancien franco-provençal avil, avieu̯* : « rucher, essaim », Zeitsch. f. romanische Philologie, 57, 1937, Festschrift Karl Jaberg, p. 384.

3. M. A. Duraffour est revenu à plusieurs reprises sur cette question, en particulier à propos de la thèse de M. Bengt Hasselrot « Les dialectes d'Ollon », dans un compte rendu où prime le point de vue méthodologique : in *Studia Neophilologica*, 10 (1937), 166-181 ; *Romania*, 61 (1935), 105-108, pour l'explication de deux formes concurrentes de « aboucher » en Suisse : *abotsi*, *abokla*, et 62 (1936), p. 260.

M. A. Duraffour regarde ce mot comme un mot-témoin pétrifié d'une évolution phonétique qui s'est faite par les étapes suivantes : *kl*, *kł*, *ɛl*¹, *ł*, *y*. Tous les mots à l'initiale *kl* ont dû subir la même évolution, mais arrivés au point extrême, ils ont fait machine en arrière, et sous l'influence, soit du français, soit de parlers régionaux considérés comme supérieurs, « directeurs » suivant le terme établi, ils sont revenus sensiblement au point de départ. C'est ainsi qu'aujourd'hui *claru* se présente sous la forme *kłá(r)*. Mais ceci ne s'est produit que parce qu'à côté de **ya* « mutilé » phonétiquement, il y avait, dans la conscience linguistique du patoisant, *kla*; *kłá* est un moyen terme entre *kla* et **ya*. Et la même chose se serait produite pour *yěɛhq*, si le patoisant avait eu connaissance d'un terme « clencher »², avec *kl*, et de sens identique ; l'absence de ce terme a fait que *yěɛhq* en est resté au statu-quo ou, comme on dit, n'a pas « régressé ».

Soit maintenant un terme poitevin bien connu : *chaïl* « caillou » attesté en 1470, et, dans les patois modernes, sous la forme *ɛbał* (I, II), *ɛhąy* (III). La documentation du *FEW* (II, 94 a et ss) sur ce mot, comme sur une infinité d'autres de notre domaine, ne laisse que peu de chose à désirer ; il est ramené, sur la foi de bonnes autorités, en particulier A. Thomas (Nouv. Essais, p. 192 et ss), à un type gaulois *caljo* = pierre (d'où, en particulier, les dérivés français *chaillot*, *chaillou*, aujourd'hui « caillou »). A un singulier masc. (ou neutre) *caljo* correspondait un féminin, procédant du pluriel neutre (cf. *prata*, *pra* « prairie », p. 14 a), à sens collectif ; c'est ce « chaille » (non pas dérivé, comme l'écrit M. v. Wartburg) qui est abondamment documenté par le *FEW* : *chaille* dans le Doubs, à Neuchâtel « terre marneuse ou remplie de cailloux », « débris de carrière ». Au sens, tout à fait voisin, de « pierraille fine », « débris d'une pierre taillée au marteau », on a, à Aiript, une forme *ɛhąkłę* (*ɛhąkłę* obstruer par du *ɛbąkłę*, ppé *ɛhąkłę*, ...*ąyę*). Il ne peut

1. M. Duraffour a signalé (Phén. gén., p. 241) une forme charentaise *ɛlę* de *clave*, et il avait pressenti, en 1931, avant de connaître le détail des faits, les « attaches indéniables » qu'ont à cet égard, les parlers de l'Ouest français avec ceux de l'Est « jusqu'à la frontière linguistique de Gruyère ».

2. Le fr. « clair » est de longue date familier au patoisant saint-maixentais ; il double le terme patois dans la conscience linguistique du sujet parlant. Par contre « clencher » est inconnu dans le passé et le présent, de même que ses composés « encclencher, déclencher » sauf dans l'expression popularisée par le journal : « déclencher une guerre » que le patoisant comprend sans jamais l'employer.

y avoir, après ce qui a été exposé, qu'une interprétation phonétique de cette forme : *-lj(a)* était, à Aiript, arrivé à *l*, lorsqu'il s'est produit, dans le parler, un mouvement de régression ou de réfection qui a ramené les mots, nombreux, avec *l* ou *y* à *kł*; *ɛʰàłe* ou *ɛʰàyę* a été saisi dans ce vaste mouvement (cf. l'expression des « Phén. Gén. », p. 242) et il a été indûment refait en *ɛʰąkłę*; c'est ce qu'on peut appeler une « fausse régression »¹. On peut se demander, maintenant, pourquoi *yɛɛʰq* n'a pas régressé, alors que *ɛʰàyę* régressait brutalement, « aveuglément » et cela à l'intérieur d'un même petit patois. La réponse, bien simple semble-t-il, est que la phonétique, même ramenée à des formules un peu générales, n'est pas affaire de logique rationnelle. Il existe (Gilliéron, et ses élèves, ne se sont pas lassés de le dire sous toutes les formes), non des lois générales, mais des histoires de mots particuliers. Ces histoires, on le voit par notre exemple, ne sont pas pourtant une poussière de faits qui échappent à la science : elles ont leur logique, tout en ayant leur incohérence. Il n'en reste pas moins que c'est par la découverte des régressions, vraies ou fausses, qu'on peut seulement arriver à déceler, de façon certaine, les formules générales des évolutions phonétiques.

LE VOCALISME.

A de toute origine, en toutes positions.

Les différents traitements n'apparaissent pas nettement au premier coup d'œil.

Accentué entravé : aucune divergence par rapport au français et au provençal : *arbore* > *ábrę*; *caballu* > *ɛʰvá*; *vacca* > *váɛʰę*; **barga* (gaul.) > *bàrjʰę*, (x, 3°, e).

Accentué libre : le timbre n'est pas sensiblement modifié devant :

l : *sale* > *sá*; *calma* (gaul.) > *ɛʰámę* (*FEW*, II, 101 et ss); *natale* (prov. *nadal*) > *ná* « Noël »; *dextrale* > *dětrá*; *ala* > *ąłe*; *pala* > *ぱłe* « pelle, vanne », dér. *pałętę* (f), *pałę* (m) « pelle à feu », *pałąć* « remuer à la pelle »; *calidu*, ...a > *ɛʰá*, *ɛʰądę*, p. 22 b.

s : *nasu* > *ná*. (La carte 908 de l'*ALF* montre que la limite septen-

1. C'est par là que s'explique l'« intrusion » de *l* invoquée pour l'explication de la forme prise par *sitellum* à Aiript (sons E, p. 24 c, 25 b et note 1).

trionale de l'aire « provençale » de conservation de cet *a* passe immédiatement au nord des points 510 et 511 du départ. des Deux-Sèvres) ¹⁻².

La confusion commence à apparaître devant *r* : *amaru*, ... *a* > *āmār*, *āmērē*; *claru*, ... *a* > *kłá*, *kłerē* (cf. *āvérē* « avare », x, 3°, c); *pérē*, *mérē* « père, mère » sont sûrement français; *már* vient plus probablement du rivage vendéen que de Paris.

Les divergences sont plus grandes encore devant *n*; *annu* évolue normalement en *ō*; *campu* en *ehō* (cf. *ehōpi* « bâtard »); *a* libre donne : *ō*, *planu* > *plō* (mais *plana* > *plānē*); *lana* donne *lēnē* (cf. *vērsēnē* « partie labourée d'un champ »); *pane* > *pwē*, *manu* > *mwē*, *fame* > *fwē* présentent une insertion de *w* après consonne labiale.

Le problème est particulièrement délicat à propos des verbes de (1) :

1° -are semble continué sans changement par *a* : *ēbōtl̩q* (1). Pareillement ont *a* les substantifs assez nombreux terminés par le suffixe -are ; *maxillare* > *mēsl̩q*; **subtelare* > *sūl̩q*; *singulare* > *sōl̩q*; *collare* > *kōl̩q*. En face de l'infinitif en *a*, le participe passé correspondant à -atu est en *ē* (s. et pl.) : *ēbōtl̩ē* « chanté ».

2° *a* et *ē* sont également les morphèmes d'infinitif et de ppé des nombreux verbes où -are est précédé de palatale (afr. *ier*, *ié*, par opposition à -*er*, -*ē*) : *manducare*, ... *atu* > *mēj̩bq*, ... *ē*; **tardicare*, ... *atu* > *tärzq*, ... *ē*; **fimoricare* > *fūmōrj̩bq*, ... *ē*; **gentiare* > *jhōsqa*, ... *ē*, (« balayer », mot-type de l'Ouest français); **ad noctare* > *ānætl̩q* (afr. *anuiter*); *periculatu* > *pērl̩ē* (v, 4°, j). Le suffixe -idiare donne -*āya* (cf. ci-dessus sons *pala*), afr. -eyer.

3° -ata, morphème du ppé féminin, est représenté, qu'il y ait ou non précession de palatale, par -*āyē*. Il en est de même du suffixe nominal indiquant le contenu; toutefois, la forme pleine en -*āyē* ne se trouve

1. Il vaut la peine de remarquer que l'aire de conservation de *a* + *l* coïncide exactement avec celle de la dénomination provençale *Natale* de la fête de Noël (à Aiript : *nā*), par opposition à « Noël » *Notale*, et *Chalendes* du franco-provençal méridional. Voir J. Jud, *RLiR*, X (1934), carte 2 de l'article : sur l'histoire de *La terminologie ecclésiastique de la France et de l'Italie*. Ce type est naturellement celui qui figure dans la zone où a été écrite l'*Estoire de France* saintongeaise : les deux manuscrits, dont la langue n'est pas absolument identique, ont (p. 68 a et b) la forme *naau*, avec *t* intervocalique régulièrement amui.

2. On notera aussi la présence en Poitou du type « abergier » avec un vocalisme *a* (d'origine gotique), identique à celui du franco-provençal (d'origine burgonde), en opposition avec *e* du français « hébergier », REW, 4045, et J. Jeanjaquet, dans *Glossaire des patois de la Suisse romande*, I, 53.

qu'à la fin d'un groupe articulatoire (cf. remarque, p. 14 a). **bukata* (fr. buée) est *būj^hqyē* « lessive ».

Dans le mot *prata*, neutre pluriel, conçu comme un féminin collectif au sens de « prairie », et où la suite de phonèmes -ata n'est pas sentie comme un suffixe, la forme de notre dialecte est *pra* (*Mōprá*, xi, 1°, b et p. 14 a; cf. *ná*, de Natale, cité plus haut); elle représente le traitement normal, c'est-à-dire provençal et aussi franco-provençal (dauph. *pra*), de nos parlers.

Y a-t-il des faits qui peuvent être invoqués pour attester, comme dans le français et dans le franco-provençal, une action de la palatale sur *a* subséquent ? Nous disposons, à cet égard, de deux précieux mots-témoins. Le premier est *cadere*, demeuré dans la troisième conjugaison latine et proparoxyton ; il a abouti à *ɛ^hərē*. Le deuxième, particulièrement précieux par son évolution sémantique originale qui l'a soustrait aux influences analogiques, est *ɛ^hə* (afr. chief, apr. cap)¹ <*capu*, au sens de « trayon de vache » (*FEW*, III, 341 b)², passé aussi à l'état de pronom (le *FEW* n'a pas connaissance de cette évolution) au sens de « aucun »³.

A. Voici les formes citées par M. v. Wartburg : Poitevin : *chie* « pis de vache ou de chèvre » ; Chef-Boutonne, Aunis : *chet* ; Aunis, Ré : *cheu* « trayon » ; Elle : *chet* ; Deux-Sèvres (point 510 de l'ALF, d'après carte 1739) : *ɛ^hə*.

B. Les faits exposés ci-dessus ont échappé à l'attention de M^{lle} T. Scharten, qui avait pourtant à sa disposition les mêmes documents que le *FEW*, donc connaissait notre *ɛ^hə* d'Aiript. Dans sa carte 2, elle a délimité, d'après l'ALF, une zone comprenant les points 510 et 512 qu'elle appelle l'« isola provenzaleggiante delle Deux-Sèvres ». Il y aurait là, selon elle, une survivance de l'état phonétique primitif de la région poitevine. Cet état aurait été ensuite incomplètement recouvert par des poussées successives, venant du Nord, du phonétisme français. Ce va-et-vient d'influences méridionales ou septentrionales est celui que M. E. Gamillscheg avait cru pouvoir admettre (non sans avoir songé, — cf. *loc. cit.*, p. 95, — à un apparentement possible du poitevin et du franco-provençal). Il y aurait lieu de le soumettre à une critique très large ; cette discussion ne sera probante que lorsqu'auront paru, sur les parlers de l'Ouest, de nouvelles monographies

1. Aux formes citées par Görlich (*op. cit.*, p. 24-5), on peut ajouter celles du toponyme *Chef-Boutonne* (arrondissement de Melle), très variées avec *e* et *ie* : *Caput Vulturne* 1080, *Chevottonne* 1300, *Chiefvetonne* 1473, *Chiefvoultonne* 1498, *Chevoutonne* 1598, *Cheboutonne* 1638 et 1647 (Dict. top. Led.).

On relève dans *l'Estoire de France* saintongeaise les formes alternantes : *cerchier* (Ms Lee) et *cercher* (Ms 5714, écrit comme l'autre à la fin du XIII^e s.) ; de même : *chiep* (*caput*) 18 a, et *chep* 18 b ; *chief* 42 a et *chep* 42 b ; mais *de rechiep* 89 a et *de rechep* 89 b, *pechie* 42 a et *peche* 42 b. Nous avons donc ici le traitement français, avec *-ier* et *er* tendant à se confondre, comme il est arrivé en moyen français.

méthodiques tenant compte également de tous les documents historiques connus. En tout cas, les phénomènes que nous avons établis nous paraissent d'ores et déjà suffisamment solides pour justifier le sous-titre que nous avons donné à notre étude : « franco-provençal de l'Ouest. »

(En face de ce traitement normal de *capu*, *ɛ̄há* (f. *ɛ̄hérē*) « cher, ...ère », qui paraît continuer *caru* est, sans nul doute, un mot de marché emprunté avec une forme provençale, comme *mâreħé* lui-même est emprunté au français.)

Dans ces conditions, il n'est pas possible d'admettre que les formes représentant aujourd'hui dans notre dialecte *manducare*, **tardicare*, etc., les continuent phonétiquement. **Tardicare* ne peut pas être, par évolution régulière, *târzaq* dans un parler où, incontestablement, *capu(t)* aboutit à *ɛ̄hà*. Cette forme d'infinitif est une forme secondaire, provenant, par analogie, de la catégorie des verbes du type *ɛ̄hôtaq*.

Quant au participe passé en -é de *ɛ̄hôtaq* et de ses congénères, il est tout naturel de le considérer comme provenant par analogie de la catégorie des verbes du type à précession de palatale, où *mějħé* était phonétiquement régulier. Dans les deux sections de la conjugaison en -are l'analogie a joué ainsi en sens inverse, phénomène très naturel par lequel se serait conservée l'ancienne opposition, depuis longtemps disparue, des types d'infinitifs *ɛ̄hôtaq* et **mějħé*.

Le terrain étant ainsi déblayé, nous pouvons compléter notre tableau des traitements de *a* :

garba (germ.) est *jħarbe* (ou *jħarbe*) ;
en face de pala > *pâlē*, scala > *ɛ̄ħâlē* « échelle » (dér. *ɛ̄ħâlq* (m) « petite échelle »), notons la famille de carru, carra > *ɛ̄ħârē*, carri-care > *ɛ̄ħârħaq*, ppé -é ;

en face de annu > ô, de ambitame > *ɔðð* « andain », cf. cane > *ɛ̄ħē* (fém. *ɛ̄ħuñē*), cancere > *ɛ̄ħētrē* « labour transversal à l'extrémité d'un guéret »¹.

Le traitement de *a* suivi de consonne palatalisée se résume dans les correspondances suivantes :

palea > *pâlē* (dér. *pâlq*, x, 3^o, e, par suff. -aceu) ; pour gaul. caljo « pierre » (*FEW*, II, 94), voir aux consonnes, traitement de *kl* ;
aranea > *irâñē* (mais musaranea > *mîñz̄rōñē* ; cf. *fania (germ.) >

1. Dict. top. Led. : Chenstra (1124-1134), La Cheintre, h. cnes de Chavagné et de Sainte-Néomaye.

fjø̄t « boue » donné par l'*ALF*, et au même point 510 : *irø̄nē*; à Aiript : *fwø̄nē* et *irø̄nē*;

radius > *ré* (dér. *rāyq* (1) « rayonner »); *magis* > *mwé* avec insertion de *w*; *aqua* > *évē* (dér. *ēgāl* par suff. -aculu « rosée »); *nascere* > *nētrē* (ppé *nēçu*);

lacte > *lē*; *vervactu* > *gārē* (f. *gārētē*, x, 3°, e);

propagine > *pērbwē* (x, 3°, e); *fraxinu* > *frāyē* (adj. dérivé : *frāyø̄lē*, ...*èlē*, v, 2°, f).

Groupe avu : *clavu* > *kluč* (avec *k* dit parasite)¹, *ALF* 510 et 511 (v. dér. *klyq* (1) « clouer »). C'est ce groupe qu'on a dans : *Pictavu* « Peitau, Peito, Peicto », (Görlich, p. 26). A Aiript, *Pwēçé* (I), *Pwētyé* (II et III), vient de *Pictavis*, abl. pl. du nom du peuple.

Suffixe -ariu, ...a : *primariu*, ...a > *pērmá*, ...ére, étendu analogiquement ; *vērjhá* « verger »; *bērjhá*, ...ére « berger, ...ère »; *panariu* > *pāná* (dér. *pānrāyē* (f.) « panerée »); *focariu* > *fūjhá* « âtre ».

Suffixes divers :

- aculu > -āl, fréquent dans les noms d'agent : *ēmūeħāl* (x, 3°, c);
- aceu > -a, *ēgrinā* (+ in + aceu); cf. *glaciu* > *gla*; *solaciu* > *sūlā* (vii, 1°, c);
- aticu > -ājħē; **aetaticu* > *ājħē*;
- aldu > -a, *grimá*, ...dē « grognon » (cf. *ēħá*, ...dē « chaud, ...e »).

A en position protonique.

- calore* > *ēħħlār* « chaleur »;
- ma(n)sione* > *mwēzē* « maison » ;
- captivu*, ... a > *ēħħi*, ...vē, (vii, 4°, c).

I

Sans être dépourvu d'originalité, le traitement poitevin de *i* est facile à caractériser :

līxīvu a donné *lēsi* « eau de lessive »; le suffixe -īvu, -īva : -i, -ivé : *tārdi*, ...vē « tardif, ...ve »;

prīmē « précoce » est : soit un masc. d'après la forme féminine, soit un adj. verb. tiré de *primare* ;

1. Sur le *k* parasite, très répandu dans les patois du Valais suisse, cf. J. Jeanjaquet, *RLiR* « Les patois valaisans » (*RLiR*, VII, 45-9).

M. A. Duraffour, qui appelle ce phonème un « phonème de déclic », en a traité dans ses *Phén. gén.*, p. 71 et ss.

i est le morphème des verbes en -ire latin ; il se trouve aussi dans les verbes inchoatifs qui procèdent d'une finale en -*escire : *nēgērzi* (2) « noircir » ;

fīcu donne *fī* « verrue » ; mīca + itta > *mījhētē* (dér. *ēmījhā* (1) « émietter ») ;

spīcu est représenté par *ēpīk* ; nīdu par *nik* (avec *k* parasite) ;

suffixe -īnu, ...a : *faginu > *fwē* « fouine » (type de l'Ouest) ; bovina > (*mūeh*) *bwinē*, (v, 2°, f) ; *calina (dér. de calere) > *ēhālinē* (f), (iv, 3°).

Le traitement de -īle montre une vocalisation, très répandue ailleurs, de *l* devant *s* de flexion : filu > *fyu* « fil (à coudre) ».

Il y a une originalité curieuse dans l'évolution de *i* précédant *l* final : filiu > *fāl*, mais *fēlē* « fille ». *āvrāl* « avril », suppose ainsi un étymon *apriiliu, postulé déjà par Antoine Thomas, d'après martius (et junius, julius), pour expliquer afr. (Roland) *avrill*, D G. Les formes d'Aript correspondant à afr. *til* et *mil* sont *tāl* et *māl* qui s'expliqueraient par *tiliu et *miliu ;

*umbiliculu > (*nā*) *būrāl* « nombril » ; duciculu > *dūzāl* « doisil », mais *nucicula > *nūzēlē* ;

ad vitam + are est *āvyā* (1) « allumer » (*ālūma* dans l'interrogatoire par questionnaire de l'*ALF*), qui se rencontre aussi à l'Est. Le contraire est ici *tūwa* (1) < tutare, également connu à l'Est, mais moins fréquent là que *āmōrtā* < ad morte + are. (Cf. pour l'histoire de la répartition de ces types, J. JUD, RLiR, I, 213, 227.)

U

plus > *pu* « plus » ;

duru, ...a > *dur*, ...ē « dur, ...e » ;

(germ.) *buka > *biē* « cruche à bec » ;

(part. passés en) -utu, ...a ; *vōdū*, ...ē « vendu, ...e » ;

protonique : tutare > *tūwa* « tuer » ;

combinaison avec *c* : fructu > *frūvī*, mais *frūtāj̄hē*, *āfrūtāj̄hē*, (v, 4°, j).

É

Voici quelques repères pour le traitement de *é* :

Accentué entravé :

suff. -issa *mwētrásē* « maîtresse » (fém. de *mwétré*) ;

suff. -ittu, ...a : *filē* « fil à coudre » et aussi « filet » ; *kōlē* « collet à lapins » ; *kūlētē* « passoire » ;

suff. -illa : *maxilla* > *mēsēlē* « mâchoire ».

Libre :

sá « soir » < *seru* ; *dá* « dé à coudre » < **dītu* ; *krárē* « croire » < *credere*, mais *i krē* = *credo* ; *mwá* « mois » (avec *w* inséré) < *me(n)sis* ; *má* < *me* ; *tá* < *te* ; *sá* < *se* (pronoms accentués) ;

āvā « avoir » < *habere* ; *nēvā* « neiger » < *nivere* (morphème de la conjugaison en ère) ;

ētēlē « étoile » < *stella* ; *ārōtēlē* « toile d'araignée » < *aranea tela* (dér. *ārōtla* (1) « ôter les toiles d'araignée ») ; *rsēvrē* « recevoir » < *recipere* (*i rsē* « je reçois ») ; *būvērē* « boire » < *bibere* (cf. *ābērvu* « abrevoir ») ; *sé* « soif » < *site* ;

suff. -eta, avec noms d'arbres : *ūmrāyē* « ormaie » ;

pyá « cheveu » (et aussi « poil ») ne peut guère s'expliquer qu'à partir de **pyaus* < *pilos* et serait ainsi un pluriel passé au singulier ;

Devant nasale, entravé :

subinde > *swō* ; *lingua* > *lēgē* « langue » ; *cinere* > *sōdrē* « cendre » ;

dévant nasale, libre :

fenu > *fē* « foin » (dér. *āfēnā* (1) « donner du foin à la bête ; *āfēnē*, ...*āyē* « pourvu de foin ») ; *avena* > *āvēnē* ; *plenu*, ...a > *płē*, *płēnē* ;

Action de palatale :

brisca > *brāe^hē* « gâteau de miel » ; *frisca* > *frāe^hē* « fraîche » ; *ādrāsē* (subst. verb. pl. du v. tiré de *addirectiare*) « raccourcis » ; *sūrdā* < *sordidius*, afr. *sordeis* (vii, 4°, b) ; *dē* < « doigt » ; *frē* < « froid » ; *ēplē* < *explicitu* « avance au travail » ;

suff. -iculu, ...a : *ārtālē* « orteil » ; *e^hārālē* < *caliculu*, (ix, 1°, g) ; *vērmālē* (x, 3°, c, fo unique) ; *ōrēlē* < *auricula* « oreille » ; *wālē* « brebis » < *ovicula*.

È

Grande variété de traitements ;

1. D'un ancien comparatif neutre.

Accentué entravé :

ferru > *fār* (dér. *fēra* (1) « ferrer » ; *dēfēra* (1) « déferrer » ; *fēru* (adj. masc.) : « se dit d'un chemin empierré ») ;

terra > *tārē* (dér. *tērāl* « terreau » ; *tērērē* « talus de terre ») ;

herba > *ārbē* (dér. *ārbūla* « désherber, arracher l'herbe ») ;

herpice (gaul.), in + *derbice (*FEW*, sons derbita: *ōdārsē* « dartre »); *ārsē* « herse » ;

prāsē (f) « pressoir » (subst. verb. de pressare); *āprāsē* (adj. « oppressé ») < appressare (mais *āprēsyē* « oppression ») ;

foreste > *fūrā*; *testa* > *tātē* (dér. *tētērē*, x, 3°, d) ; *ētēta* (1) « étêter » ;

**genestu* (*REW*, 3739) > *j^hnā*; *bestia* > *bātē* (dér. *bētā* (m) « bestiole ») ;

**mesigu* (gaul.) > *māgē* « petit-lait » (type de l'Ouest, opposé à *lactata* de l'Est) ;

suff. -ellu, ...a¹ dans *agnellu* > *ēnā* (dér. *ēyla* (1) « agneler ») ;

**femella* > *fūmēlē*; *aucellu* > *ōzā*² ;

devant nasale : *dente* > *dō* ;

Accentué libre :

pede > *pē* (mais « arrière » se dit *ārē*) ;

petra > *pārē* (*pér* dans groupe nominal, lieu-dit *Pēr Bēlē*); *hedera* > *lārē*. Peuvent s'expliquer par l'ouverture de *ē* devant *r*.

lepoire > *lēvērē*. Peut s'expliquer par une action labiale; cf. *fāvē* « fève » ; *ē^bābrē* et *ē^bāvrē* < *capra* ;

devant nasale : *bene* > *bē* (dér. *bēnāsē* (f), x, 3°, a, par -acea, *FEW*, I, 323 a); ad *bene* + *are* > *ābēna* (1) « mener à bien » (*FEW*, I, 323 a), type gallo-roman très répandu ;

devant -qu- : **sequere* > *sēgrē* (i *sēgē* « je suis », ppé : *sēju*, ...e) ;

Action de palatale (i) :

1° *sex* > *sē*; *mediu* > *dīmē* (vii, 1°, a). Comp. *mēnāq* « minuit » ;

**pettia* > *pēsē*; *neptia* > *nēsē*.

1. *slā* « seau » s'explique à partir de **syā* < *sitellu* par intrusion de *l* à la suite de *sy* (cf. p. 18 a et note 1).

2. A une forme *ē^bāpyā* « chapeau » correspond à Saint-Maixent : *ē^bāpā*, de même qu'à *byā* « beau », le saint-maixentais *bā*; il en résulte que les formes saint-maixentaises (et d'Aiript), procèdent de *bellu*, *capellu*, alors que les formes en *a* procèdent de pluriels *capellos*, *bellos*, lesquels avaient donné comme en fr. du Nord : *chapius*, *biaus*, évoluant en **ē^bāpyāus*, **byāus*, et perdirent ensuite la consonne, puis l'élément vocalique final.

2° *feria* > *fáre*; **ceresia* > *sráze* (dér. *sréza* « cerisier »); **cathedria* (cf. Vaux-en-Bugey : *ṣṭari* « chaire à prêcher ») > *ēhárē* « chaise ».

3° *lectu* > *li*¹ (dér. *lētérē* « litière »); *pēius* > *pi*; *ego* > *i*. (Pour le traitement, dans l'Ouest, de *esca* *iēbē*, voir la carte 1371, « ver » de l'ALF; à Aiript, il y a un dérivé par -ittu et article agglutiné : (*I*) *āēbē* (m) « amorce de l'hameçon », « ver de terre, lombric », v, 2°, e).

4° devant *l*: **veclu*, ...a > *vyé*, *vyélē* « vieux, vieille »; *melius* > *mā*.

5° on peut considérer comme des formes diphonguées anciennes, plutôt « provençales » que françaises : *yár* < *heri* (également en position interne de groupes composés); *myá* < *mel*², nées d'un processus de diphongaison conditionnée. (Cf. Phén. gén., p. 161 et ss.);

encadré par deux palatales :

**jectare* donne *j̥ítq* (1); (*i j̥ítē* « je jette », ppé *j̥ítlē*).

O

Les traitements se laissent assez facilement discriminer.

Accentué entravé :

Le timbre est conservé devant *r* : *pōrtē* « porte » (dér. *pōrtā* « portail »); même timbre dans *pōrta* (1) « porter » et ses dérivés; *retorta* > *ryōrtē* « hart »; *borda* > *bōrdē* « arête de poisson » (type de l'Ouest). L'aperture s'est réduite dans *kór* < *corpus*, davantage encore devant *s* : *ossu* > *u*; *grossu*, ...a > *gru*, ...sē; *fossa* > *fusē*, dans *būnē* « borne » < *botina* (gaul.), devant *l* : *olca* (gaul.) > *uehē*, (ix, 1°, h).

Accentué libre :

fór < *foris*; *umē* < *homine*;
sōlē < **sola* « grosse poutre de soutien »; *nōrē* < **nora* « belle-fille »;
ryē < *rota* (dér. comp. *s ārwā* (1) « se grouper, s'attrouper »);
 devant nasale : *bonu*, ...a > *bē*, *būnē*.

Action de palatale (*i* primaire ou secondaire).

1° à proximité de *l* :

1. M. Duraffour (*Phén. gén.*, 1845) a traité de l'évolution de *lectu*-os dans « l'Ouest français », des îles anglo-normandes aux Charentes.

2. Une lignée de bons témoins, d'excellente mémoire, permet de reconstituer une série *mēā* (homme né en 1820) > *miē* (début de la deuxième moitié du XIX^e s.), puis *myá* (forme actuelle en voie de disparition de par la concurrence du français *miel*).

LE PARLER « FRANCO-PROVENÇAL » D'AIRIPT

linteolu > *lēsā*; scuriolu > *ēgūrā*; filiolu > *fjá* (f. ...*dē*); oculu > *āl*.

2° boscu > *bwa* (dér. *boscone* > *bwēsē* « buisson »).

3° ad noctem > *ānē* « aujourd’hui »; focu > *fā* (dér. *āfūjāl* (m), (IX, 1°, d), subst. verb. de *ad *foc aliare*); le continuateur de *torculare* (v) est *trūlq* (1) « enruler la corde de charrette sur le treuil »; troja > *trābē*; coxa > *ēsē*; solia > *ēbē*, (xi, 3°, e); de-ex *potius > *dēpē* « depuis ».

Action de semi-voyelle vélaire (*u*) :

bove > *bu* (dér. *bwīnē*, v, 2°, f); ovu > *u*; novu, ...a > *nu*, *nue*.

Ces formes ne peuvent être expliquées que par un processus de diphtongaison conditionnée dont le mécanisme a été exposé dans les Phén. gén., p. 163 et ss¹.

Ó

Accentué entravé :

furnu > *fur* (dér. *fūryū* « fournil »; *fūrnāyā* (-idiare) « boulanger »);

furca > *fūrebebē* (dér. *fūrehtīnē* (f) « branche fourchue »; *fūrebebē* (1) « piquer à la fourche »; *fūrebebēyē* « fourchée »);

crusta > *krytē*; muscula > *mūklyē* (f) « moule »; *sūtrē* (m), subst. verb. tiré d'un verbe continuant *substrare (REW, 8395);

pulla > *pūlē* (dér. *sārpūlq* (1), VII, 2°, a); *fūltrē* (f), subst. verb. tiré d'un verbe continuant *fulgurare* (à ajouter à FEW, III, 842; le mot n'avait été relevé qu'au moyen âge, dans un traité de chasse, au sens de « volée d'oiseaux »).

Accentué libre :

prode > *pru* « assez »; nepote > *nēvvū*; meliore *mlyū* (f. *mlyrē*); pavore > *pu*; gula > *gylē*; pulvere > *pūvrē* (f) « poussière »; co(n)suere > *kudrē*; coda (class. cauda) > *kue* (dér. comp. *ākwā* (1), x, 3°, c);

jugu > *jbiuk* (avec *k* parasite).

1. M. Duraffour (*Phén. gén.*, 174) a écrit... « C'est *woy* qui serait le point de départ (du traitement de ô + y) commun à tous les dialectes français, commun donc à l'Est et à l'Ouest. C'est à l'Ouest que le dessin est le plus simple : *swel* explique clairement *stēve*, *syoē*, *sel* (cf. ALF, c. 1227).

Action de palatale *i* :

puteu > *pwē* (dér. *pwēzq* (1) « puiser »); cruce > *krwá*, *krá* dans lieu-dit *kræ bärè*, 3 km. s. o. d'Aript (dér. *krwázayé* « fenêtre » et « croisée de chemins »).

Suffixes :

- ore : *lärj^bu* « largeur » ; *frēe^bu* « fraîcheur » ;
- osu, ...a : *bwé^bu* « boiteux » (dér. *bwé^buza* (1) « boiter ») ;
- ore, -atore : dans les noms de métiers : *métivu* « moissonneur »¹ ;
- oriu, -atoriu : dans les noms d'instruments, de lieux où s'exerce une action : *versoriu* > *vērsu* « charrue à versoir » ; *lavatoriu* > *lävu* « laver » ;
- oria : peut être -ére (dans *pålē rlévére* « pelle « relevatoire » ») ; -wáre (dans *sénwáre* (f) « tablier de semeur ») ;
- uculu : *peduculu > *pwål* « pou ».

AU

Le subst. verb. masc. de *exaurare est *ësór* (m) « sécheresse causée par le vent » ;

pauperu, ...a > *pur* ou *pòr* (cf. l'observation sémantique, p. 11 b) ; caule > *éhu* ; causa > *éhužé* ; paucu > *pwá*.

Les précieux mots gaulois *nauða et *crauca sont *nyé* (xi, 1^o, a) et *grǣe* (v, 1^o, b ; xi, 1^o, b)².

Dans *j^hötē* < *gauta* « joue », *t* a été conservé comme intérieur appuyé à la suite de au, traitement qui n'est pas inconnu à l'Est.

Il convient de mentionner ici le nom de l'éclair, tiré d'un type gaulois *louketon (*REW*, 5131), lequel pourrait avoir fourni un dérivé : *ex louketiare. De là *élwázé* (f), connu de Montaigne, employé concurremment avec « éclair » (cf. éd. mun., II, p. 260, 321, 646). La deuxième forme *élädē* peut avoir été rapprochée du mot simple, ou procéder directement de *ex louket are.

1. *mīny* « mineur », au sens juridique, est une forme empruntée au français, et mal reproduite.

2. Cf. *Lé Nwèlē*, xi, 1^o, a, et les nombreuses formes du Dict. top. Led.

D. — APPENDICE HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Dans ce travail qui, primitivement, voulait être de pure description, la géographie linguistique a déjà eu sa part ; nous avons situé notre parler phonétiquement par rapport aux traits caractéristiques des deux masses qui se partagent le territoire de la France. Il nous a semblé cependant qu'il nous serait possible de préciser en quelques-unes de leurs parties, et au point de vue historique et au point de vue géographique, les résultats de nos recherches ; c'est ce que nous avons voulu faire dans cet « Appendice ».

I. — Pénétration du provençal et du français dans la phonétique.

Les affinités de nos parlers avec le français et le provençal peuvent être éclairées par l'évolution d'un nom de lieu très répandu chez nous.

Fontanil « collection de sources » est une forme d'ancien franco-provençal et de provençal (cf. A. Duraffour, *Festschrift Jaberg*, 381). Le toponyme se présente chez nous sous deux formes : *Fonteny*, *Fonteniou*, lesquelles sont toujours modernes, relativement. Or, le *Dict. top. des Deux-Sèvres* atteste à peu près uniquement, jusqu'au XII^e siècle, dans ces mots, ainsi que dans *Fontenelle*¹, une contre-finale *-a-* ; c'est à partir de cette époque que la contre-finale a suivi le sort de la finale qui avait, antérieurement, atteint le stade *-e-* du français du Nord².

Les documents diplomatiques et littéraires étudiés par Görlich (§ 45) présentaient à cet égard un flottement entre *a* et *e*. Entre Turpin I et Turpin II, l'aspect du problème était plus net : *-a-* était la forme presque exclusive du second document ; il semble donc qu'il soit antérieur au premier.

Les deux mss de l'*Istoire* diffèrent sur le traitement de *a* à la finale. 5714 a noté souvent par *a* l'*a* final latin ; le ms. Lee a au contraire : *e*. Mais cela ne prouve pas que la réalité phonétique ait présenté des différences aussi nettes que celles qui apparaissent dans l'écriture. Les deux mss ont généralement l'un et l'autre *a* à la contre-finale. Mais 5714 atteste aussi : *comencamenz* (1) et *comencement* (3). La forme saintongeaise du

1. Cf. La Fontenelle, vill. et logis, cnes de Romans et de Sainte-Néomaye : La Fontanele, 1269 ; La Fontenalle, 1363 (cart. de Saint-Maixent).

2. Cf. les notations de Görlich, *loc. cit.*, § 44.

héros saintongeais est : Talliafer. Les formes anciennes du nom de lieu Taillepied, dans les Deux-Sèvres (la plus ancienne « Tallepé » en 1218) n'ont jamais de *a*; il en est d'ailleurs de même dans les nombreux composés du type : « Chanteloup ». (Les formes franco-provençales de l'Est, pour ces deux mots, seraient *taillipia* (*talipia*), *chantalou* (*ts-* ou *s-* *antalou*).

II. — De deux traits caractéristiques du secteur saint-maixentais.

a) L'aire des confluences en *àl*.

Le phonème patois *a*, chez nous, trois correspondants français :

- 1° -eil (*él*) < -iculu : *solic(u)lu > *sülàl*; artic(u)lu > *årlàl*;
- 2° -euil (*èl*) < -oliu, -ogilu : soliu > *sàl* (dans le composé : *båsàl* « seuil de la porte »); oc(u)lu > *àl*; nantolium > *nôtlàl* ; brog(i)lu > *bràl*¹ ;
- 3° -il (*i, il*) < i accentué + y : filiu > *fàl*; *petrosiliu > *pár-sàl*; *tiliu > *tàl*.

Ces traitements s'opposent à ceux du Mellois, au sud, de la Gâtine, au nord, de la région mothaise, à l'est, dont les formes sont celles du français. Avec une bande marginale du sud gâtinais, notre secteur est seul à posséder aujourd'hui, dans l'Ouest, la finale unique en *àl*, à offrir un exemple de la confusion ancienne *eil*, *euil*², aboutissant chez nous à un même phonème, à traiter uniformément : soleil, orteil, œil, *genuculu > genou (*jhnàl*). Cette impression d'homogénéité s'accuse plus fortement encore quand on est amené à constater la vitalité de *àl* dans la vallée de la Sèvre et sa fragilité sur le pourtour où un mot d'emprunt comme *fusil*, quand il ne cède pas au traitement analogique (*fiüz*)*èl*, subit infailliblement l'attraction du français.

b) Le *w* d'insertion après consonne labiale.

Particularité distinctive par excellence du parler saint-maixentais, une semi-consonne *w* s'insère entre une labiale initiale et *é* ou *è*, accentués ou non, provenant : a) de *a* + *y* (type *fwére*); b) de *è* < i cl. (type *pwère* « poire »).

1. Formes anciennes au Dict. top. Led. : Brolio, 1360; Nantolium, 974 (Cf. aussi : Exireuil, Essirolium, 1247; Essyrolium, 1300).

2. Bourciez, Phon., p. 96. Th. Rosset, Origines de la prononciation moderne, p. 191.

L'association proche parente : lab. + w + è + nas., cantonnée aujourd'hui dans la vallée de la Sèvre, a connu naguère une bien plus grande extension (p. 31 c). Au contraire, la séquence : lab. + w + è (ou é) ne s'observe pas en dehors de notre cadre. La limite du phénomène d'insertion suit, au sud, la crête de l'Hermitain-Chavagné, contourne Niort par l'est, englobe Sainte-Pezenne, Sciecq, Saint-Maxire, Rouvres, Champdeniers, Cherveux, passe à l'ouest de Soudan et, par Nanteuil, s'allonge en pointe sur Exoudun. Toutes les labiales sont représentées dans la série des mots comportant l'insertion ; bilabiales : *pwérē* paria; *pwélē* pensile; *pwérē* pira; *bwēyā* ba(l)neare; *mwé* ma(g)is; *mwè* ma(g)ide; *vwēsā* vascellu; labiodentales : *fwérē* fa(c)ere.

A cette règle font exception les mots : *mérē* < major (*mériə*), et *mé* < maju, le premier, terme administratif, récemment emprunté au français commun, le second issu peut-être par dissimilation du groupe indivisible : *mwā d mé* « mois de mai ».

Toujours est-il que la conscience linguistique du patoisant a marqué l'originalité de ce trait dans un distique appliqué à celui qui vient d'un pays du Sud étranger à notre secteur ; il vient du pays de :

fét è férē « fait » et « faire »,
lå mèt è lå péle¹ « la maie » et « la poêle ».

III. — Changements récents ou actuels dans le parler saint-maixentais.

a) Action des nasales sur voyelle *a* précédente.

Nous avons ici un dessin troublé auquel un regard jeté sur l'extérieur apportera quelque netteté.

1^o Les limites du domaine de *a* (accent. lib.) + n ou m fin. > è ont quelque peu varié depuis un demi-siècle dans le cas de précession de labiale avec *w* d'insertion.

Derrière palatale ou constrictive, è < a + nas. couvre toujours un vaste terroir, mellois, maraîchin, bocain (Vendée), gâtinais (Deux-Sèvres), mothais et saint-maixentais : cane > è; cancere > è; sanu > è. Par contre, derrière lab. + w, le phonème ne subsiste plus que dans notre parler. Cependant cette forme recouvrait, à une date

1. Région de Prailles, Verrines, Mellois; serait à Aiript : *fwè*, *fwérē*, *mwè*, *pwélē*.

récente encore, un domaine beaucoup plus étendu ; elle est attestée à la fin du XIX^e siècle dans toute la zone nord du mellois : textes de A. Métivier et de E. Traver¹, témoignages oraux de septuagénaires du pays². Un vaste phénomène de régression dans l'espace s'est produit aux environs de 1880 : *pane*, *manu*, *fame*, primitivement *pwē*, *mwē*, *swē*, à Verrines, Saint-Martin-les-Melle, Saint-Romans, Montigné (comme aujourd'hui à Aiript), sont devenus *pē*, *mē*, *fē*, comme en français.

2^o Pour les mots où, à l'origine, la nasale conservait son autonomie, la limite géographique était naguère très nette. Au sud de la ligne de crête l'Hermitain-Chavagné (avec léger flottement à Bois-Pincau, Aigonnay, Fressines), *a* latin est conservé : *lana* > *lānē*; *septimana* > *smānē*; dans la vallée de la Sèvre, il a donné *ē*. Actuellement les formes méridionales envahissent notre parler dont elles concurrencent les types indigènes : *lānē*, *smānē* coexistent avec *lēnē*, *smwēnē* (cf. *vērsānē*, — *ēnē*).

3^o *a* entravé devant nas. + cons., a donné *ā* dans le mellois du Nord, *ē* aux environs de Niort, *ē* à Aiript. Mais ce dernier produit est peu résistant et s'altère actuellement, et rapidement, en *ē*, rejoignant ainsi la forme niortaise.

b) Élimination des formes toniques *má*, *tá*, *sá* du pronom personnel régime.

Pour s'en tenir à notre secteur immédiat, le détail des faits peut s'établir comme suit :

1^o les générations du groupe I n'ont connu que la forme unique en *ā* ou *a*;

2^o actuellement notre domaine est partagé : le versant sud-est de la vallée présente simultanément les formes en *ā* (générations les plus anciennes du groupe II) et les formes en *ē*, *é* : *mē*, *tē*, *sé* (fraction jeune du groupe II et groupe III); en aval de François (cnes de Souché, — avec intrusion de types en *mwē*, *twē*, *swē*, — de Sainte-Pezenne, — exceptionnellement *mé*, *té*, *sé* et *mwē*, *twē*, *swē*, familles gâtinaises descendues du haut-pays, — de Sciecq, Saint-Maxire, Sainte-Ouenne) et au nord de la Sèvre, les formes en *a* sont exclusivement employées ; la con-

1. A. Métivier, Saynètes en patois. E. Traver, Le Patois poitevin, p. 42.

2. Témoignages oraux de Ch. Nambot, Verrines-sous-Celles (6 km. de Melle); David Ingrand (La Greue de la Prouté, 4 km. de Melle); Justine Bercegeay (Saint-Romans-les-Melle, 3 km. de Melle).

fusion reparaît à l'est : Exireuil (*má, tá, sá*, sujets âgés, *mòë, tòë*, jeunes générations), Soudan (fo en *a*), Nanteuil (*ma, ta, sa*, dans les villages de la vallée, *mwèi, twèi*, dans les localités gâtinaises du nord de la commune), Exoudun (type en *ā*). Il semble que l'évolution puisse se résumer ainsi :

dans l'espace : *mè, té, sé* (fo du sud) ont débordé la limite ancienne l'Hermitain-Chavagné et envahi les terrasses méridionales de la Sèvre moyenne sans franchir la rivière ni s'étendre en aval de François ;

dans le temps : l'apparition de ces fo en zone saint-maixentaise a été soudaine ; elle est le fait des générations nées entre 1880 et 1890, avec solution de continuité entre leur parler et celui des générations précédentes¹.

c) Pénétration de paradigmes étrangers.

L'examen du tableau suivant, donné à titre d'exemple, en montrera la nature, l'origine et l'importance.

Aiript et région Saint-Maixentaise (I et II).	Verrines et zone nord du mellois. Aiript (III).
<i>pr̄edrē</i> « prendre » ; (<i>i</i>) <i>pr̄ē</i> « (je) prends » :	<i>pr̄edrē</i> (<i>i</i>) <i>pr̄ē</i>
(<i>i</i>) <i>pr̄eyi</i> « (je pris) » ; (<i>i</i>) <i>pr̄edrē</i> « (je) prendrai » :	(<i>i</i>) <i>p̄erni</i> (<i>i</i>) <i>pr̄edrē</i>
(<i>k i</i>) <i>pr̄ejhē</i> « (que je) prenne » :	(<i>k i</i>) <i>pr̄enē</i>
(<i>k i</i>) <i>pr̄eyisē</i> « (que je) prisse » :	(<i>k i</i>) <i>p̄ernisē</i>
<i>åla</i> « aller » ; (<i>i</i>) <i>vuwē</i> (I)- <i>và</i> « (je) vais » :	<i>åla</i> (<i>i</i>) <i>và</i>
(y) <i>åla</i> « (j')allais » ; (y) <i>ðji</i> « (j')allai » :	(y) <i>ålē</i> (y) <i>åli</i>
(k y) <i>ðjē</i> « (que j')aille » :	(k y) <i>ålē</i>
(k y) <i>ðjisē</i> « (que j')allasse » :	(k y) <i>ålisē</i>
<i>ðju</i> « eu » ; <i>sðju</i> « su » ; <i>nægju</i> « né » :	<i>u</i> , <i>su</i> , <i>næsju</i>

Nettement tranchées encore il y a un quart de siècle, ces différences s'atténuent présentement par l'implantation, à Aiript et dans la région saint-maixentaise, de formes du mellois septentrional. Les sujets les plus jeunes du groupe II et ceux du groupe III emploient *p̄erni*, *p̄ernisē*, *åli*, *ålē*, *ålisē*, *u*, *su*, à côté des formes indigènes, assez solides néanmoins, et inentamées au nord de la Sèvre et en aval de François (cf. *má, tá, sá*, p. 43).

1. Témoins : familles Pougnard, Donizeau, Thebault.

Revue de linguistique romane.

Le processus des changements et empiètements constatés dans notre parler vérifie en Poitou les conclusions tirées des faits charentais par A. Terracher sur l'influence des parlars « directeurs » : « Ce n'est pas le français qui supplante directement les formes indigènes puisque la désagrégation n'est pas partout la même ; ce sont les patois voisins » (Aires, p. 80).

La Roche-sur-Yon.

G. POUNGARD.

INDEX DES TYPES ÉTYMOLOGIQUES

ad bene (+ are)	25 c	borda	26 b	cauda	27 c
addirectiare	24 c	boscone	27 a	caule	28 b
*adfocaliare	27 a	boscu	27 a	causa	28 b
ad morte (+ are)	23 b	botina	26 b	*ceresia	26 a
*adnoctare	19 b	bove	27 a	cinere	24 b
ad noctem	27 a	bovina	16 a, 23 a	claru, -a	17 a, 19 a
ad vitam (+ are)	23 b	brisca	24 c	clavu	22 b
*aetaticu	22 b	brogilu	30 b	*cocere	15 b
agnellu	25 b	*buka	23 c	coda	27 c
ala	18 c	*bukata	20 a	collare	19 b
amaru, -a	19 a			coperta	14 b
ambitame	21 c	caballu	18 c	corpus	26 b
annu	19 a, 21 c	cadere	20 b	cotariu	13 b
appressare	25 a	calere	23 a	co(n)suere	27 c
*apriliu	23 b	caliculu	24 c	coxa	15 b, 27 a
aqua	22 a	calidu, -a	18 c	*crauca	28 b
aranea	21 c	*calina	23 a	credere	24 a
aranea tela	24 b	caljo	17 b	credo	24 a
arbore	18 c	calma	18 c	cruce	28 a
articulu	24 c, 30 b	calore	22 b	crusta	27 b
aucellu	25 b	campu	19 a		
auricula	24 c	cancere	21 c	dente	25 b
avena	24 b	cane	21 c	*derbice	25 a
		capra	25 b	dextrale	18 c
balneare	31 b	captivu, -a	22 c	*ditu	24 a
*barga	18 c	capu	20 b	duciculu	23 b
bene	25 b	carricare	21 c	duru	23 c
bestia	25 b	carru, -a	21 c		
bibere	24 b	caru, -a	21 a	ego	26 a
bonu, -a	26 c	cathedria	26 a	esca	26 a

*exaurare (dér. de)	28 b	grosu, -a	26 b	meliore	27 c
explicitu	24 c	gula	27 c	melius	26 a
ex potius	27 a	habere	24 a	me(n)sis	24 a
exsucare	15 a	hedera	25 b	*mesigu	25 b
faba	25 b	herba	25 a	mica	23 a
facere	31 b	heri	26 a	*miliu	23 b
*faginu	23 a	herpice	25 a	musaranea	21 c
fame	19 b	homine	26 c	muscula	27 b
*fania	21 c	*jectare	26 b	nantolium	30 b
*femella	25 b	jugu	27 c	nascere	22 a
fenu	24 b	klinka	16 c	nasu	18 c
feria	26 a	lactata	25 b	natale	18 c, 20 a
ferru	25 a	lacte	22 a	*nauda	28 b
ficu	23 a	lana	19 a	nepote	14 b, 27 c
filiolu	27 a	lavatoriu	28 b	neptia	25 c
filiu, -a	23 b	lectu	26 a	nidu	23 a
flu	23 b	leporē	25 b	nivere	24 a
*fimoricare	19 b	lingua	24 b	novu, -a	27 b
focariu	22 b	linteolu	27 a	*nora	26 c
focu	27 a	lixivu	22 c	*nucicula	23 b
fontanile	29 b	*louketon	28 c	oculu	27 a
foreste	25 b	(*ex) louket (+ iare)	28 c	olca	26 b
foris	26 c	fraxinu	22 a, 31 b	ossu	26 b
fossa	26 b	magide	31 b	ovu	27 b
fructu	23 c	magis	31 b	ovicula	24 c
fulgurare (dér. de)	27 b	major	31 b	pacare	15 a
furca	27 b	maju	31 b	pala	18 c, 19 c, 21 c
furnu (et dér.)	27 b	manducare	19 b	palea	21 c
garba	21 b	ma(n)sione	22 b	panariu	22 b
gauta	28 b	manu	19 a	pane	19 b
*genestu	25 b	maxilla	24 a	paria	31 b
*gentiare	19 b	maxillare	19 b	paucu	28 b
*genuculu	30 b	me	24 a	pauperu, -a	28 b
glaciu	22 b	mediu	25 c	pavore	27 c
		mel	26 b	pede	25 b
				*peduculu	28 b

peius	26 a	radiu	22 a	sordidius	24 c
pensile	31 b	recipere	24 b	spicu	23 a
periculatu	19 b	retorta	13 b, 26 b	stella	24 b
petra	25 b	rota	26 c	subinde	24 b
*petrosiliu	30 b	sale	18 c	*substrare	27 b
*pettia	25 c	sanu	31 c	*subtelare	19 b
Pictavu	22 b	scala	21 c	tardicare	19 b
pilos	24 b	scuriolu	27 a	te	24 a
pira	31 b	se	24 a	terra	25 a
planu, -a	19 a	septimana	32 b	testa	25 b
plenu, -a	24 c	*sequere	25 c	*tiliu	23 b
plicare	15 a	seru	24 a	torculare	27 a
plus	23 c	sex	25 c	troja	27 a
prata	14 a	singulare	19 b	tutare	23 b, 23 c
pressare	25 a	sitellu 18 c (n. 1), 25 c (n. 1)		*umbiliculu	23 b
primare	22 c	sitis	24 b	vacca	18 c
primariu	22 b	sola	26 c	vanu	15 a, 16 a
prode	27 c	solaciu	22 b	vascellu	31 b
propagine	22 a	solia	27 a	*veclu, -a	26 a
pulla	27 b	*solic(u)lu	30 b	vensoriu	28 b
pulvere	27 c	soliu	30 b	vervactu	22 a
puteu	28 a				

SUFFIXES.

-aceu, -a	22 b, 25 b	-ere	24 a	-ivu, -a	22 c
-aculu	22 b	-escire	23 a		
-aldu	22 b	-eta	24 b	-ogilu	30 b
-are	19 b, 21 b	-iculu -a	24 c, 30 b	-oliu	30 b
-ariu, -a	22 b	-idiare	19 b	-ore	28 a
-ata	14 a, 19 b	-ile	23 b	-oria	28 b
-aticu	22 b	-illa	24 a	-oriu	28 a
-atore	28 a	-inu, -a	23 a	-osu	28 a
-atoriu	28 a	-ire	23 a	-uculu	28 b
-atu	19 b	-issa	23 c	-utu, -a	23 c
-ellu, -a	25 b	-ittu, -a 23 a, 24 a, 26 a			